

« rable. Hélas ! ma pitié pour ces pauvres gens m'a
perdu ! Je ne m'en repens pas, mais mon sort est
« bien cruel !... »

« Hier, j'étais resté assez tard chez M. Ferrand,
occupé d'écritures pressées. Dans la chambre où
« je travaillais, se trouvait un bureau, mon patron
« y serrait chaque jour la besogne que j'avais faite.
« Ce soir-là il paraissait inquiet, agité ; il me dit :
« Ne vous en allez pas que ces comptes ne soient
« terminés, vous les déposerez dans le bureau dont
« je vous laisse la clef. » Et il sortit.

« Mon ouvrage fini, j'ouvris le tiroir pour l'y
« serrer ; machinalement mes yeux s'arrêtèrent
sur une lettre déployée où je lus le nom de
« Jérôme Morel, le lapidaire.

« Je l'avoue, voyant qu'il s'agissait de cet in-
fortuné, j'eus l'indiscrétion de lire cette lettre ;
« j'appris ainsi que l'artisan devait être le lende-
main arrêté pour une lettre de change de treize
« cents francs, à la poursuite de M. Ferrand, qui,
« sous un nom supposé, le faisait emprisonner.

« Cet avis était de l'agent d'affaires de mon pa-
tron. Je connaissais assez la situation de la famille
« Morel pour savoir quel horrible coup lui porterait
« l'incarcération de son seul soutien... Je fus aussi
« désolé qu'indigné. Malheureusement je vis dans
« le même tiroir une boîte ouverte, renfermant de
« l'or ; il y avait deux mille francs... A ce moment,
« j'entendis Louise monter l'escalier ; sans réfléchir
« à la gravité de mon action, profitant de l'occasion
« que le hasard m'offrait, je pris treize cents francs.
« J'attendis Louise au passage, je lui mis l'argent
« dans la main, et lui dis : « On doit arrêter votre
« père demain au point du jour pour treize cents
« francs ; les voici, sauvez-le, mais ne dites pas que
« c'est de moi que vous tenez cet argent... M. Fer-
« rand est un méchant homme... »

« Vous le voyez, mademoiselle, mon intention
« était bonne, mais ma conduite coupable ; je ne
« vous cache rien... Maintenant voici mon excuse.

« Depuis longtemps, à force d'économies, j'avais
« réalisé et placé chez un banquier une petite somme
« de quinze cents francs. Il y a huit jours, il me
« prévint que le terme de son obligation envers moi
« étant arrivé, il tenait mes fonds à ma disposition,
« dans le cas où je ne les lui laisserais pas.

« Je possédais donc plus que je ne prenais au
« notaire, je pouvais le lendemain toucher mes
« quinze cents francs ; mais le caissier du banquier
« n'arriverait pas chez son patron avant midi, et
« c'est au point du jour qu'on devait arrêter Morel...
« Il me fallait donc mettre celui-ci en mesure de
« payer de très-bonne heure, sinon, lors même

« que je serais allé dans la journée le tirer de pri-
son, il n'en eût pas moins été arrêté et emmené
« aux yeux de sa femme, que ce dernier coup pou-
« vait achever. De plus, les frais considérables de
« l'arrestation auraient encore été à la charge du
« lapidaire. Vous comprenez, n'est-ce pas ? que tous
« ces malheurs n'arrivaient pas si je prenais les
« treize cents francs que je croyais pouvoir remettre
« le lendemain matin dans le bureau, avant que
« M. Ferrand se fût aperçu de quelque chose.
« Malheureusement je me suis trompé !

« Je sortis de chez M. Ferrand, n'étant plus sous
« l'impression d'indignation et de pitié qui m'avait
« fait agir... Je réfléchis à tout le danger de ma
« position ; mille craintes vinrent alors m'assaillir ;
« je connaissais la sévérité du notaire ; il pouvait,
« après mon départ, revenir fouiller dans son bu-
reau... s'apercevoir du vol ; car, à ses yeux, aux
« yeux de tous... c'est un vol.

« Ces idées me bouleversèrent ; quoiqu'il fût
« tard, je courus chez le banquier pour le supplier
« de me rendre mes fonds à l'instant. J'aurais mo-
« tivé cette demande extraordinaire, je serais en-
« suite retourné chez M. Ferrand remplacer l'argent
« que j'avais pris.

« Le banquier, par un funeste hasard, était depuis
« deux jours à Belleville, dans une maison de cam-
« pagne où il faisait faire des plantations ; j'attendis
« le jour avec une angoisse croissante, enfin j'ar-
« rivai à Belleville... Tout se liguait contre moi :
« le banquier venait de repartir à l'instant pour
« Paris ; j'y accours, j'ai enfin mon argent. Je me
« présente chez M. Ferrand... tout était découvert !

« Mais ce n'est là qu'une partie de mes infortunes ;
« maintenant le notaire m'accuse de lui avoir volé
« quinze mille francs de billets de banque, qui
« étaient, dit-il, dans le tiroir du bureau avec les
« deux mille francs en or. C'est une accusation in-
« digne, un mensonge infâme ! Je m'avoue coupable
« de la première soustraction ; mais, par tout ce
« qu'il y a de sacré au monde, je vous jure, made-
« moiselle, que je suis innocent de la seconde...
« Je n'ai vu aucun billet de banque dans ce tiroir :
« il n'y avait que deux mille francs en or, sur lesquels
« j'ai pris les treize cents francs que je rapportais.

« Telle est la vérité, mademoiselle : je suis sous
« le coup d'une accusation accablante, et pourtant
« j'affirme que vous devez me savoir incapable de
« mentir... Mais me croirez-vous?... Hélas ! comme
« m'a dit M. Ferrand, celui qui a volé une faible
« somme peut en voler une plus forte, et ses pa-
« roles ne méritent aucune confiance.

« Je vous ai toujours vue si bonne et si dévouée

« pour les malheureux , mademoiselle , je vous sais
 « si loyale et si franche , que votre cœur vous gui-
 « dera , je l'espère , dans l'appréciation de la vérité...
 « Je ne demande rien de plus... Ajoutez foi à mes
 « paroles , et vous me trouverez aussi à plaindre
 « qu'à blâmer ; car , je le répète , mon intention
 « était bonne ; des circonstances impossibles à pré-
 « voir m'ont perdu.

« Ah ! mademoiselle Rigolette... je suis bien
 « malheureux !... Si vous saviez au milieu de quelles
 « gens je suis destiné à vivre jusqu'au jour de mon
 « jugement !

« Hier on m'a conduit dans un lieu qu'on appelle

« le dépôt de la préfecture de police. Je ne saurais
 « vous dire ce que j'ai éprouvé lorsque , après avoir
 « monté un sombre escalier , je suis arrivé devant
 « une porte à guichet de fer que l'on a ouverte et
 « qui s'est bientôt refermée sur moi.

« J'étais si troublé que je ne distinguai d'abord
 « rien. Un air chaud , nauséabond , m'a frappé au
 « visage ; j'ai entendu un grand bruit de voix mêlé
 « çà et là de rires sinistres , d'accents de colère et
 « de chansons grossières ; je me tenais immobile près
 « de la porte , regardant les dalles de grès de cette
 « salle , n'osant ni avancer , ni lever les yeux , croyant
 « que tout le monde m'examinait.



« On ne s'occupait pas de moi : un prisonnier de
 « plus ou de moins inquiète peu ces gens-là ; enfin
 « je me suis hasardé à lever la tête. Quelles horribles
 « figures ! mon Dieu ! que de vêtements en lambeaux ,
 « que de baillons souillés de boue ! Tous les dehors
 « de la misère et du vice. Ils étaient là quarante ou
 « cinquante assis , debout ou couchés sur des bancs
 « scellés dans le mur , vagabonds , voleurs , assassins ,
 « enfin tous ceux qui avaient été arrêtés dans la
 « nuit ou dans la journée.

« Lorsqu'ils se sont aperçu de ma présence , j'ai
 « éprouvé une triste consolation en voyant qu'ils
 « reconnaissaient que je n'étais pas des leurs. Quel-
 « ques-uns me regardèrent d'un air insolent et mo-
 « queur , puis ils se mirent à parler entre eux , à

« voix basse , je ne sais quel langage hideux que je
 « ne comprenais pas. Au bout d'un moment , le plus
 « audacieux vint me frapper sur l'épaule et me de-
 « mander de l'argent pour payer ma *bienvenue*.

« J'ai donné quelques pièces de monnaie , espé-
 « rant acheter ainsi le repos : cela ne leur a pas
 « suffi , ils ont exigé davantage , j'ai refusé. Alors
 « plusieurs m'ont entouré en m'accablant d'injures
 « et de menaces ; ils allaient se précipiter sur moi
 « lorsque heureusement , attiré par le tumulte , un
 « gardien est entré ; je me suis plaint à lui : il a
 « exigé que l'on me rendit l'argent que j'avais donné ,
 « et m'a dit que , si je voulais , je serais pour une
 « modique somme conduit à ce qu'on appelle la
 « *pistole* , c'est-à-dire que je pourrais être seul dans

« une cellule. J'acceptai avec reconnaissance et je
« quittai ces bandits au milieu de leurs menaces
« pour l'avenir : car nous devons, disaient-ils,
« nous retrouver, et alors je resterais sur la place.

« Le gardien me mena dans une cellule où je
« passai le reste de la nuit.

« C'est de là que je vous écris ce matin, mademoi-
« selle Rigolette ; tantôt, après mon interrogatoire,
« je serai conduit à une autre prison qu'on appelle
« la *Force*, où je crains de retrouver plusieurs de
« mes compagnons du dépôt.

« Le gardien, intéressé par ma douleur et par
« mes larmes, m'a promis de vous faire parvenir
« cette lettre, quoique de telles complaisances lui
« soient très-sévèrement défendues.

« J'attends, mademoiselle Rigolette, un dernier
« service de votre ancienne amitié, si toutefois vous
« ne rougissez pas maintenant de cette amitié...

« Dans le cas où vous voudriez bien m'accorder
« ma demande, la voici :

« Vous recevrez avec cette lettre une petite clef
« et un mot pour le portier de la maison que j'ha-
« bite, boulevard Saint-Denis, n° 11. Je le prévins
« que vous pouvez disposer comme moi-même de
« tout ce qui m'appartient, et qu'il doit exécuter
« vos ordres... Il vous conduira dans ma chambre.
« Vous aurez la bonté d'ouvrir mon secrétaire avec
« la clef que je vous envoie ; vous trouverez une
« grande enveloppe renfermant différents papiers
« que je vous prie de me garder ; l'un d'eux vous
« était destiné, ainsi que vous le verrez par l'a-
« dresse... D'autres ont été écrits *à propos de vous*,
« et cela dans des temps bien heureux... Ne vous
« en fâchez pas... vous ne deviez jamais les con-
« naître.

« Je vous prie aussi de prendre le peu d'argent
« qui est dans ce meuble, ainsi qu'un sachet
« de satin, renfermant une petite cravate de
« soie orange, que vous portiez lors de nos der-
« nières promenades du dimanche, et que vous
« m'avez donnée le jour où j'ai quitté la rue du
« Temple.

« Je voudrais enfin qu'à l'exception d'un peu de
« linge que vous m'enverriez à la *Force*, vous fis-
« siez vendre les meubles et les effets que je pos-
« sède : acquitté ou condamné, je n'en serai
« pas moins flétri et obligé de quitter Paris... Où
« irai-je?... Quelles seront mes ressources?... Dieu
« le sait !...

« Madame Bouvard, la marchande du Temple
« qui m'a déjà vendu et acheté plusieurs objets, se
« chargerait peut-être du tout, c'est une honnête
« femme ; cet arrangement vous épargnerait beau-

« coup d'embarras, car je sais combien votre temps
« est précieux...

« J'avais payé mon terme d'avance, je vous prie
« donc de vouloir bien donner une petite gratifica-
« tion au portier ; pardon, mademoiselle, de vous
« importuner de tous ces détails, mais vous êtes la
« seule personne au monde à laquelle j'ose et je
« puisse m'adresser.

« J'aurais pu réclamer ce service d'un des clercs
« de M. Ferrand, avec lequel je suis assez lié ;
« mais j'aurais craint son indiscretion au sujet de
« divers papiers ; plusieurs vous concernent, comme
« je vous l'ai dit ; quelques autres ont rapport à de
« tristes événements de ma vie.

« Ah ! croyez-moi, mademoiselle Rigolette, si
« vous me l'accordez, cette dernière preuve de
« votre ancienne affection sera ma seule consolation
« dans le grand malheur qui m'accable ; malgré
« moi, j'espère que vous ne me refuserez pas.

« Je vous demande aussi la permission de vous
« écrire quelquefois... Il me serait si doux, si pré-
« cieux, de pouvoir épancher dans un cœur bien-
« veillant la tristesse qui m'accable !...

« Hélas ! je suis seul au monde ; personne ne
« s'intéresse à moi... Cet isolement m'était déjà
« bien pénible, jugez maintenant !...

« Et je suis honnête pourtant... et j'ai la con-
« science de n'avoir jamais nui à personne, d'avoir
« toujours, même au péril de ma vie, témoigné de
« mon aversion pour ce qui était mal... ainsi que
« vous le verrez par les papiers que je vous prie de
« garder, et que vous pouvez lire... Mais quand je
« dirai cela, qui me croira ? M. Ferrand est respecté
« par tout le monde, sa réputation de probité est
« établie depuis longtemps, il a un juste grief à
« me reprocher... il m'écrasera... je me résigne
« d'avance à mon sort.

« Enfin, mademoiselle Rigolette, si vous *me*
« *croyez*, vous n'aurez, je l'espère, aucun mépris
« pour moi ! vous me plaindrez, et vous penserez
« quelquefois à un ami sincère ; alors, si je vous
« fais bien... bien pitié, peut-être vous pousserez la
« générosité jusqu'à venir un jour... *un dimanche*
« (hélas ! que de souvenirs ce mot me rappelle !),
« jusqu'à venir *un dimanche* affronter le parloir de
« ma prison.

« Mais non, non, vous revoir dans un pareil
« lieu... je n'oserais jamais... Pourtant, vous êtes
« si bonne... que... Je suis obligé d'interrompre
« cette lettre et de vous l'envoyer ainsi avec la clef
« et le petit mot pour le portier, que je vais écrire
« à la hâte. Le gardien vient m'avertir que je vais
« être conduit devant le juge... Adieu... adieu,

« mademoiselle Rigolette... ne me repoussez pas...
« je n'ai d'espoir qu'en vous, qu'en vous seule !... »

« FRANÇOIS GERMAIN.

« P. S. Si vous me répondez, adressez votre
« lettre à la prison de la Force. »

On comprend maintenant la cause du premier
chagrin de Rigolette.

Son cœur excellent s'était profondément ému
d'une infortune dont elle n'avait eu jusqu'alors aucun
suspçon. Elle croyait aveuglément à l'entière véra-
cité du récit de Germain, ce fils infortuné du Maître-
d'École...

Assez peu rigoriste, elle trouvait même que son
ancien voisin s'exagérait énormément sa faute. Pour
sauver un malheureux père de famille, il avait pris
de l'argent qu'il savait pouvoir rendre. Cette action,

aux yeux de la grisette, n'était que généreuse.

Par une de ces contradictions naturelles aux
femmes, et surtout aux femmes de sa classe, cette
jeune fille, qui jusqu'alors n'avait éprouvé pour
Germain, comme pour ses autres voisins, qu'une
joyeuse et cordiale amitié, ressentit pour lui une
vive préférence.

Dès qu'elle le sut malheureux... injustement ac-
cusé et prisonnier, son souvenir effaça celui de ses
anciens rivaux.

Chez Rigolette ce n'était pas encore de l'amour,
c'était une affection vive, sincère, remplie de com-
misération et de dévouement résolu : sentiment très-
nouveau pour elle en raison même de l'amertume
qui s'y joignait.

Telle était la situation morale de Rigolette, lors-
que Rodolphe entra dans sa chambre, après avoir
discrètement frappé à la porte.

XC. — AMITIÉ.



« **B**ONJOUR, ma
voisine, dit Ro-
dolphe à Rigolette ;
je ne vous dérange
pas ? »

— Non, mon
voisin ; je suis au
contraire très-con-
tente de vous voir,
car j'ai beaucoup
de chagrin !

— En effet, je vous
trouve pâle ; vous sem-
blez avoir pleuré !

— Je crois bien que j'ai pleuré !... Il y a de quoi...
Pauvre Germain !... Tenez, lisez. » Et Rigolette
remet à Rodolphe la lettre du prisonnier. « Si ce
n'est pas à fendre le cœur ! vous m'avez dit que vous
vous intéressiez à lui... voilà le moment de le mon-
trer, ajouta-t-elle pendant que Rodolphe lisait at-
tentivement. Faut-il que ce vilain M. Ferrand soit
acharné après tout le monde !... D'abord ç'a été
contre Louise, maintenant c'est contre Germain.
Oh ! je ne suis pas méchante... mais il arriverait
quelque bon malheur à ce notaire, que j'en serais
contente !... Accuser un si honnête garçon de lui
avoir volé quinze mille francs !... Germain... lui ! ! !...
la probité en personne, et puis si rangé, si doux...

si triste... va-t-il être à plaindre, mon Dieu !... au
milieu de tous ces scélérats... dans sa prison !...
Ah ! M. Rodolphe... d'aujourd'hui je commence à
voir que tout n'est pas couleur de rose dans la vie.

— Et que comptez-vous faire, ma voisine ?

— Ce que je compte faire ?... mais tout ce que
Germain me demande, et cela le plus tôt possible.
Je serais déjà partie, sans cet ouvrage très-pressé
que je finis, et que je vais porter tout à l'heure,
rue Saint-Honoré, en me rendant à la chambre de
Germain chercher les papiers dont il me parle...
J'ai passé une partie de la nuit à travailler, pour
gagner quelques heures d'avance. Je vais avoir tant
de choses à faire en dehors de mon ouvrage... qu'il
faut que je me mette en mesure... D'abord ma-
dame Morel voudrait que je puisse voir Louise dans
sa prison... C'est peut-être très-difficile, mais enfin
je tâcherai... Malheureusement je ne sais pas seule-
ment à qui m'adresser...

— J'avais songé à cela...

— Vous, mon voisin ?

— Voici une permission.

— Quel bonheur ! est-ce que vous ne pourriez
pas m'en avoir une aussi pour la prison de ce mal-
heureux Germain ?... ça lui ferait tant de plaisir !

— Je vous donnerai aussi les moyens de voir
Germain.

— Oh ! merci, M. Rodolphe.

— Vous n'aurez donc pas peur d'aller dans sa prison ?

— Bien sûr, le cœur me battra très-fort la première fois... Mais c'est égal. Est-ce que, quand Germain était heureux, je ne le trouvais pas toujours prêt à aller au-devant de toutes mes volontés ? à me mener au spectacle ou promener ? à me faire la lecture le soir, à m'aider à arranger mes caisses de fleurs, à cirer ma chambre ? Eh bien ! il est dans la peine, c'est à mon tour maintenant ; un pauvre petit rat comme moi ne peut pas grand'chose... je le sais... mais enfin tout ce que je pourrai, je le ferai... il peut y compter... il verra si je suis bonne amie ! Tenez, M. Rodolphe, il y a une chose qui me déssole... c'est sa défiance... Me croire capable de le mépriser !... moi ! Je vous demande un peu pourquoi ? Ce vicil avare de notaire l'accuse d'avoir volé... qu'est-ce que ça me fait ?... Je sais bien que ça n'est pas vrai. La lettre de Germain ne m'aurait pas prouvé clair comme le jour qu'il est innocent, que je ne l'aurais pas cru coupable ; il n'y a qu'à le voir, qu'à le connaître, pour être sûr qu'il est incapable d'une vilaine action. Il faut être aussi méchant que M. Ferrand pour soutenir des faussetés pareilles.

— Bravo ! ma voisine... j'aime votre indignation.

— Oh ! tenez, je voudrais être homme pour pouvoir aller trouver ce notaire... et lui dire : « Ah ! vous soutenez que Germain vous a volé ; eh bien ! tenez, voilà pour vous, vieux menteur, il ne vous volera pas cela, toujours ! » Et pan ! pan ! pan !... je le battrais comme plâtre...

— Vous avez une justice très-expéditive, dit Rodolphe en souriant de l'animation de Rigolotte.

— C'est que ça révolte aussi... et, comme dit Germain dans sa lettre, tout le monde sera du parti de son patron contre lui, parce que son patron est riche, considéré... et que Germain n'est qu'un pauvre jeune homme sans protection... à moins que vous ne veniez à son secours. M. Rodolphe, vous qui connaissez des personnes si bienfaisantes... est-ce qu'il n'y aurait pas à faire quelque chose ?

— Il faut qu'il attende son jugement... Une fois acquitté, comme je le crois, de nombreuses preuves d'intérêt lui seront données, je vous l'assure... Mais, écoutez, ma voisine, je sais, par expérience, qu'on peut compter sur votre discrétion...

— Oh ! oui, M. Rodolphe... je n'ai jamais été bavarde.

— Eh bien ! il faut que personne ne sache, et que Germain lui-même ignore que des amis veillent sur lui... car il a des amis...

— Vraiment ?

— De très-puissants, de très-dévoués.

— Ça lui donnerait tant de courage de le savoir !

— Sans doute, mais il ne pourrait peut-être pas s'en taire. Alors M. Ferrand, effrayé, se mettrait sur ses gardes, sa défiance s'éveillerait, et comme il est très-adroit, il deviendrait difficile de l'atteindre : ce qui serait fâcheux, car il faut non-seulement que l'innocence de Germain soit reconnue, mais que son calomniateur soit démasqué.

— Je vous comprends, M. Rodolphe...

— Il en est de même de Louise ; je vous apportais cette permission de la voir, afin que vous la priiez de ne parler à personne de ce qu'elle m'a révélé... Elle saura ce que cela signifie.

— Cela suffit, M. Rodolphe.

— En un mot, que Louise se garde de se plaindre dans sa prison de la méchanceté de son maître, c'est très-important... Mais elle ne devra rien cacher à un avocat qui viendra de ma part s'entendre avec elle pour sa défense ; faites-lui bien toutes ces recommandations.

— Soyez tranquille, mon voisin, je n'oublierai rien... j'ai bonne mémoire... Mais je parle de bonté !... c'est vous qui êtes bon et généreux !... Quelqu'un est-il dans la peine, vous vous trouvez tout de suite là !...

— Je vous l'ai dit, ma voisine, je ne suis qu'un pauvre commis marchand ; mais quand, en *flânant* de côté et d'autre, je trouve de braves gens qui méritent protection, j'en instruis une personne bienfaisante qui a toute confiance en moi, et on les secourt... Ça n'est pas plus malin que ça.

— Et où logez-vous, maintenant que vous avez cédé votre chambre aux Morel ?

— Je loge... en garni.

— Oh ! que je détesterais ça ?... Être où a été tout le monde, c'est comme si tout le monde avait été chez vous.

— Je n'y suis que la nuit, et alors...

— Je conçois... c'est moins désagréable... Ce que c'est que de nous pourtant, M. Rodolphe !... Mon *chez-moi* me rendait si heureuse ; je m'étais arrangé une petite vie si tranquille, que je n'aurais jamais cru possible d'avoir un chagrin, et vous voyez pourtant !... Non, je ne peux pas vous dire le coup que le malheur de Germain m'a porté. J'ai vu les Morel et d'autres encore bien à plaindre, c'est vrai ; mais enfin la misère est la misère ; entre pauvres gens, on s'y attend, ça ne surprend pas, et l'on s'entraide comme on peut. Aujourd'hui c'est l'un, demain c'est l'autre. Quant à soi, avec du courage et de la gaieté, on se tire d'affaire. Mais voir un pauvre jeune homme, honnête et bon, qui a été

votre ami pendant longtemps, le voir accusé de vol et emprisonné pêle-mêle avec des scélérats!... ah! dame, M. Rodolphe, vrai, je suis sans force contre ça, c'est un malheur auquel je n'avais jamais pensé, ça me bouleverse... »

Et les grands yeux de Rigolette se voilèrent de larmes...

« Courage! courage! votre gaieté reviendra quand votre ami sera acquitté...

— Oh! il faudra bien qu'il le soit, acquitté... Il n'y aura qu'à lire aux juges la lettre qu'il m'a écrite... ça suffira, n'est-ce pas, M. Rodolphe?

— En effet, cette lettre simple et touchante a tout le caractère de la vérité; il faudra même que vous m'en laissiez prendre copie, cela sera nécessaire à la défense de Germain.

— Certainement, M. Rodolphe. Si je n'écrivais pas comme un vrai chat, malgré les leçons qu'il m'a données, ce bon Germain, je vous proposerais de vous la copier... mais mon écriture est si grosse, si de travers, et puis il y a tant, tant... de fautes!...

— Je vous demanderai de me confier seulement la lettre jusqu'à demain.

— La voilà, mon voisin; mais vous y ferez bien attention, n'est-ce pas?... J'ai brûlé tous les billets doux que M. Cabrion et M. Giraudeau m'écrivaient dans les commencements de notre connaissance, avec des cœurs enflammés et des colombes sur le haut du papier, quand ils croyaient que je me laisserais prendre à leurs cajoleries; mais cette pauvre lettre de Germain, je la garderai soigneusement, et les autres aussi, s'il m'en écrit... Car enfin, n'est-ce pas, M. Rodolphe, ça prouve en ma faveur qu'il me demande ces petits services?

— Sans doute, cela prouve que vous êtes la meilleure petite amie qu'on puisse désirer. Mais, j'y songe... au lieu d'aller tout à l'heure, seule chez Germain, voulez-vous que je vous accompagne?

— Avec plaisir, mon voisin. La nuit vient, et le soir j'aime autant ne pas être toute seule dans les rues, sans compter qu'il faut que je porte de l'ouvrage près le Palais-Royal... Mais d'aller si loin, ça va vous fatiguer et vous ennuyer peut-être?

— Pas du tout, nous prendrons un fiacre...

— Vraiment! Oh! comme ça m'amuserait d'aller en voiture si je n'avais pas du chagrin. Et il faut que j'en aie, du chagrin, car voilà la première fois depuis que je suis ici que je n'ai pas chanté de la journée... Mes oiseaux en sont tout interdits... Pauvres petites bêtes!... ils ne savent pas ce que cela signifie: deux ou trois fois *papa Crétu* a chanté un peu pour m'agacer; j'ai voulu lui répondre, ah! bien oui! au bout d'une minute je me suis mise à pleu-

rer... *Ramonette* a recommencé, mais je n'ai pas pu lui répondre davantage.

— Quels singuliers noms vous avez donnés à vos oiseaux! *Papa Crétu*? *Ramonette*?

— Dame, M. Rodolphe, mes oiseaux font la joie de ma solitude, ce sont mes meilleurs amis, je leur ai donné le nom des braves gens qui ont fait la joie de mon enfance et qui ont été aussi mes meilleurs amis; sans compter, pour achever la ressemblance, que *papa Crétu* et *Ramonette* étaient gais et chantaient comme les oiseaux du bon Dieu.

— Ah! maintenant... en effet... je me souviens... vos parents adoptifs s'appelaient ainsi...

— Oui, mon voisin, ces noms sont ridicules pour des oiseaux, je le sais, mais ça ne regarde que moi... Tenez, c'est encore à ce sujet-là que j'ai vu que Germain avait bien bon cœur.

— Comment donc?

— Certainement: M. Giraudeau et M. Cabrion... M. Cabrion surtout, étaient toujours à faire des plaisanteries sur les noms de mes oiseaux; appeler un serin *papa Crétu*, voyez donc! M. Cabrion n'en revenait pas, et il parlait de là pour faire des gorges chaudes à n'en plus finir... « Si c'était un coq, disait-il, à la bonne heure, vous pourriez l'appeler *Crétu*. C'est comme le nom de la serine: *Ramonette*, ça ressemble à *Ramona*. » Enfin il m'a si fort impatientée, que j'ai été deux dimanches sans vouloir sortir avec lui pour lui apprendre... et je lui ai dit très-sérieusement que s'il recommençait ses moqueries qui me faisaient de la peine, nous n'irions plus jamais ensemble.

— Quelle courageuse résolution!

— Ça m'a coûté... allez, M. Rodolphe, moi qui attendais mes sorties du dimanche comme le Messie, j'avais le cœur bien gros de rester toute seule, par un temps superbe; mais c'est égal, j'aimais encore mieux sacrifier mon dimanche que de continuer à entendre M. Cabrion se moquer de ce que je respectais. Après ça, certainement que, sans l'idée que j'y attachais, j'aurais préféré donner d'autres noms à mes oiseaux... Tenez, il y a surtout un nom que j'aurais aimé à l'adoration... celui de *Colibri*... Eh bien! je m'en suis privée, parce que jamais je n'appellerai les oiseaux que j'aurai autrement que *Crétu* et *Ramonette*, sinon il me semblerait que je sacrifie, que j'oublie mes bons parents adoptifs, n'est-ce pas, M. Rodolphe?

— Vous avez raison, mille fois raison... Et Germain ne se moquait pas de ces noms, lui?

— Au contraire... seulement, la première fois, ils lui ont semblé drôles, ainsi qu'à tout le monde: c'était tout simple, mais quand je lui ai expliqué mes

raisons... comme je les avais pourtant expliquées à M. Cabrion, les larmes lui sont venues aux yeux. De ce jour-là je me suis dit : M. Germain est un bien bon cœur; il n'a contre lui que sa tristesse. Et voyez-vous, M. Rodolphe, ça m'a porté malheur de lui reprocher sa tristesse... Alors je ne comprenais pas qu'on pût être triste... maintenant je ne le comprends que trop... Mais voilà mon paquet fini, mon ouvrage prêt à emporter : voulez-vous me donner mon châle, mon voisin? Il ne fait pas assez froid pour prendre un manteau, n'est-ce pas?

— Nous allons en voiture et je vous ramènerai...

— C'est vrai, nous irons et nous reviendrons plus vite; ce sera toujours ça de temps de gagné.

— Mais j'y songe, comment allez-vous faire? votre travail va souffrir de vos visites aux prisons?

— Oh! que non! que non... j'ai fait mon compte... D'abord j'ai les dimanches à moi; j'irai voir Louise et Germain ces jours-là, ça me servira de promenade et de distraction; ensuite, dans la semaine, je retournerai à la prison une ou deux autres fois; chacune me prendra trois bonnes heures, n'est-ce pas? Eh bien, pour me trouver à mon aise, je travaillerai une heure de plus par jour, je me coucherai à minuit au lieu de me coucher à onze heures, ça me fera un gain tout clair de sept ou huit heures par semaine, que je pourrai dépenser pour aller voir Louise et Germain... Vous voyez, je suis plus riche que je n'en ai l'air, ajouta Rigolette en souriant.

— Et vous ne craignez pas que cela vous fatigue?

— Bah! je m'y ferai; on se fait à tout... et puis ça ne durera pas toujours.

— Voilà votre châle, ma voisine... Je ne serai pas aussi indiscret qu'hier, je n'approcherai pas trop mes lèvres de ce cou charmant...

— Ah! mon voisin! hier, c'était hier, on pouvait rire... mais aujourd'hui c'est différent... Prenez garde de me piquer!

— Allons!... l'épingle est tordue.

— Eh bien, prenez-en une autre... là, sur la pelote... Ah! j'oubliais; voulez-vous être bien gentil, mon voisin?

— Ordonnez, ma voisine.

— Taillez-moi une bonne plume... bien grosse... pour que je puisse, en rentrant, écrire à ce pauvre Germain que ses commissions sont faites... Il aura ma lettre demain de bonne heure à sa prison, ça lui fera un bon réveil...

— Et où sont vos plumes?

— Là, sur la table... le canif est dans le tiroir... Attendez, je vais vous allumer ma bougie, car il commence à n'y plus faire clair.

— Ça ne sera pas de refus pour tailler la plume...

— Et puis il faut que je puisse attacher mon bonnet.

Rigolette fit petiller une allumette chimique, et alluma un bout de bougie dans un petit bougeoir bien luisant...

« Diable!... de la bougie... ma voisine... quel luxe!

— Pour ce que j'en brûle! ça me coûte une idée plus cher que la chandelle, et c'est bien plus propre...

— Pas plus cher?

— Mon Dieu! non. J'achète ces bouts de bougie à la livre, et une demi-livre me fait presque mon année.

— Mais, dit Rodolphe en taillant soigneusement une plume, pendant que la grisette nouait son bonnet devant son miroir, je ne vois pas de préparatifs pour votre dîner!

— Je n'ai pas l'ombre de faim... J'ai pris une tasse de lait ce matin... j'en prendrai une ce soir... avec un peu de pain... j'en aurai bien assez.

— Vous ne voulez pas venir sans façon dîner avec moi en sortant de chez Germain?

— Je vous remercie, mon voisin; j'ai le cœur trop gros... une autre fois... avec plaisir... Tenez, la veille du jour où ce pauvre Germain sortira de prison... je m'invite, et après vous me mènerez au spectacle. Est-ce dit?

— C'est dit, ma voisine; je vous assure que je n'oublierai pas cet engagement... Mais aujourd'hui, vous me refusez?

— Oui, M. Rodolphe, je vous serais une compagnie trop maussade, sans compter que ça me prendrait beaucoup de temps. Pensez donc... c'est surtout maintenant qu'il ne faut pas que je fasse la paresseuse... et que je dépense un quart d'heure mal à propos.

— Allons, je renonce à ce plaisir, pour aujourd'hui...

— Tenez, voilà un paquet, mon voisin! passez devant, je fermerai la porte.

— Voici une plume excellente... Maintenant, votre paquet...

— Prenez garde de la chiffonner... c'est du poude-soie... ça garde le pli... tenez-le à votre main... comme ça... légèrement... bien... passez... je vous éclairerai.

Et Rodolphe descendit, précédé de Rigolette.

Au moment où le voisin et la voisine passèrent devant la loge du portier, ils virent M. Pipelet qui, les bras pendants, s'avancait vers eux du fond de l'allée; d'une main, il tenait l'enseigne qui annon-

çait au public qu'il faisait *commerce d'amitié* avec Cabrion, de l'autre main il tenait le portrait du damné peintre.



Le désespoir d'Alfred était si écrasant, que son menton touchait à sa poitrine, et qu'on n'apercevait que le fond immense de son chapeau-tromblon.

En le voyant venir ainsi, la tête baissée, vers Rodolphe et Rigolette, on eût dit un béliet ou un brave champion breton se préparant au combat...

Anastasie parut bientôt sur le seuil de sa loge et s'écria à l'aspect de son mari :

« Eh bien ! vieux chéri... te voilà donc !... Qu'est-ce qu'il t'a dit, le commissaire ? Alfred !... Alfred !... mais fais donc attention, tu vas *poquer* dans mon roi des locataires... qui te crève les yeux... Pardon, M. Rodolphe... c'est ce gueux de Cabrion qui l'abrutit de plus en plus... Il le fera bien sûr tourner en bourrique... ce vieux chéri ! !... Alfred ! mais réponds donc ? »

A cette voix chère à son cœur, M. Pipelet releva la tête ; ses traits étaient empreints d'une sombre amertume.

« Qu'est-ce qu'il t'a dit, le commissaire ? reprit Anastasie.

— Anastasie, il faudra rassembler le peu que nous possédons, serrer nos amis dans nos bras, faire nos malles... et nous expatrier... de Paris... de la France... de ma belle France ! car, sûr maintenant de l'impunité, le monstre est capable de me poursuivre partout... dans toute l'étendue des départements du royaume...

— Comment ! le commissaire... ?

— Le commissaire ! s'écria M. Pipelet avec une indignation courroucée, le commissaire !... il m'a ri au nez.

— A toi... un homme d'âge, qui as l'air si respectable que tu en paraîtrais bête comme une oie si on ne connaissait pas tes vertus...

— Eh bien ! malgré cela, lorsque j'eus respectueusement déposé par-devant lui mon amas de plaintes et de griefs contre cet infernal Cabrion... ce magistrat, après avoir regardé en riant... oui, en riant... et, j'ose le dire, en riant indécemment... l'enseigne et le portrait que j'apportais comme pièces justificatives, ce magistrat m'a répondu :

« — Mon brave homme, ce Cabrion est un très-drôle de corps, c'est un mauvais farceur ; ne faites pas attention à ses plaisanteries. Je vous conseille, moi, tout bonnement d'en rire, car il y a vraiment de quoi !

— D'en rire, *móssieur*, me suis-je écrié ; d'en rire !... Mais le chagrin me dévore... mais ce gueux-là empoisonne mon existence... il m'affiche, il me fera perdre la raison... Je demande qu'on l'enferme, qu'on l'exile... au moins de ma rue. »

A ces mots, le commissaire a souri et m'a obligamment montré la porte... J'ai compris ce geste du magistrat... et me voici.

— Magistrat de rien du tout !... s'écria madame Pipelet.

— Tout est fini, Anastasie... tout est fini... plus d'espoir ! Il n'y a plus de justice en France... je suis atrocement sacrifié ! »

Et, pour péroraison, M. Pipelet lança de toutes ses forces l'enseigne et le portrait au fond de l'allée.

Rodolphe et Rigolette avaient, dans l'ombre, un peu souri du désespoir de M. Pipelet.

Après avoir adressé quelques mots de consolation à Alfred, qu'Anastasie calmait de son mieux, le *roi des locataires* quitta la maison de la rue du Temple avec Rigolette, et tous deux montèrent en fiacre pour se rendre chez François Germain.

LES

MYSTÈRES

DE PARIS

PAR EUGÈNE SUE

ILLUSTRÉ DE 500 DESSINS ORIGINAUX

DE

MM. RICHARD, HENDRICKX, HUART, ETC.

PARIS.

LIBRAIRIE DE COQUILLION,

RUE RICHELIEU.

—
1844